LETTRE
SUR L'INVASION DES PROVINCES-UNIES,
A M. LE COMTE DE MIRABEAU.
ET SA RÉPONSE.

Publiées par la Commission que les Patriotes Hollandais ont établie à Bruxelles.

A BRUXELLES.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

LA Réponse de M. le Comte de Mirabeau à la Lettre de notre concitoyen, suffiroit pour lui assurer à jamais l'estime & la reconnaissance du PARTI PATRIOTIQUE dont on sait que cet illustre Ecrivain a soutenu les principes avec tant d'énergie. Cependant elle ne remplit qu'imparfaitement les vœux des infortunés qui le pressent de défendre une cause aussi juste, aussi digne d'un génie mâle & d'une ame faite pour répandre en tous lieux l'enthousiasme de la liberté. Puisse la publication de ces Lettres le déterminer à entreprendre un Ouvrage qui intéresse tout à la fois & les Hollandais & quiconque aime l'espèce humaine, & tous les hommes libres d'une extrêmité du globe à l'autre !

Les amis de M. le Comte de Mirabeau nous reprocheront peut-être de n'avoir pas demandé son consentement pour publier sa Lettre ; mais le mouvement des affaires po-

litiques ne nous permettoit aucun délai. Pourquoi d'ailleurs eussions nous demandé un consentement qu'il ne pouvoit pas nous refuser ? Assez d'honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre, professent trop secrettement les grands principes de la morale. Ce n'est pas à celui qui prêta si souvent de l'éloquence aux murmures des Peuples, qu'il convient de se cacher dans la foule.

LETTRE
SUR L'INVASION
DES PROVINCES UNIES.

A M. le C. D. M.

MONSIEUR LE COMTE.

VOTRE éloquence courageuſe eſt conſacrée à défendre les droits des hommes. Vous avez déja réclamé en faveur de ma Patrie, lorſqu'elle était menacée par un Deſpote étranger. Pourriez-vous l'abandonner au moment où elle eſt aſſervie par une foule de Tyrans ſubalternes ? Vous ne ſauriez traiter un plus grand ſujet & plus capable d'honorer vos talens. Il s'agit de la liberté d'un Peuple, & d'annoncer à nos Politiques combien cette révolution, qu'ils regardent avec une ſtupide indifférence, peut être funeſte à la liberté générale.

Quelques perſonnes, perſuadées que la révolution des PROVINCES UNIES mérite de vous intéreſſer autant que les ſujets qui vous ont occupé, répondent que vous préparez un Ouvrage ; mais d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, diſent que vous êtes dévoué au ROI de PRUSSE &

au Duc de Brunſwick, & que vous craindriez de de leur déplaire. Quelle occaſion plus favorable pour confondre vos ennemis ? En écrivant en faveur des Hollandais, vous prouverez d'une manière bien ſenſible que vous n'avez jamais été l'inſtrument de la haine & de l'intérêt, & qu'ami de la vérité & de la juſtice, vous les avez conſtamment défendues contre tous leurs adverſaires.

L'ouvrage que je vous demande, & que tous mes Compatriotes libres regarderoient comme un bienfait (car vous ſavez qu'on les calomnie en les égorgeant) n'exigeroit que quelques momens de vos loiſirs. Il vous ſeroit très-facile de raſſembler en quatre jours tous les matériaux qui pourraient vous manquer. Permettez-moi de vous en indiquer les moyens. Les principaux Gazetiers Hollandais, MM......, ..., & ...... ſont maintenant à Paris. Ces trois hommes, qui ne manquent pas de mérite, & qui ſe ſont particulièrement attachés à écrire l'hiſtoire des troubles actuels, s'empreſſeroient de vous donner tous les renſeignemens néceſſaires. M...., auteur d'une hiſtoire générale des Provinces Unies, a préparé les derniers volumes qui comprendront l'hiſtoire de cette revolution, & il pourroit vous les communiquer. M...... a fait la *Défenſe des Belges confédérés*, 2 vol. où l'on trouve un tableau exact de la conſtitution de chaque Province, & l'hiſtoire des pre-

miers Stathouders. Ce dernier Ouvrage, & une brochure intitulée *Despotisme de la Maison d'Orange*, pourroient vous servir à tracer un petit tableau des prétendues obligations que les Provinces Unies ont à cette Maison, & à faire voir qu'elle a toujours aspiré à la souveraineté. Il me semble qu'aucun Historien n'a dit assez clairement que Guillaume I fut seul cause que l'Espagne ne perdit pas les dix-sept Provinces. Il annonça trop ouvertement qu'il travailloit pour lui-même, & cela engagea la plupart des Seigneurs flamands, qui ne vouloient pas servir d'instrument à son ambition, à faire leur paix avec l'Espagne. Il y a encore à Paris un homme qui pourroit vous être très-utile, si vous vous occupez de ce sujet, comme j'ose l'espérer. C'est M....., Auteur de l'*Esquisse d'un grand Tableau*, qui a été employé par les Patriotes.

La révolution que vient d'éprouver ma Patrie est un vrai malheur pour tous les amis de la liberté. Sans l'intervention du Despote de Berlin, il est certain que les vrais républicains Hollandais auraient triomphé du Stathouder & des aristocrates, malgré leur constitution & établi un gouvernement de représentation, le meilleur de tous, quoiqu'en dise l'Avocat du despotisme. & son digne disciple Mallet du Pan. La France, par une conduite inconcevable, après avoir an-

noncé qu'elle armoit pour ſoutenir ſon parti, n'a pas fait de mouvement lorſqu'on eſt venu attaquer & proſcrire ce même parti. Sans doute rien n'eſt plus abſurde, & jamais la France ne ſe couvrit d'un plus grand opprobre. Je dirai même que la France ne perdit jamais un allié plus utile. En conſervant ſon influence en Hollande, elle réduiſoit l'Angleterre à l'impoſſibilité de faire la guerre, &c. &c. Il eſt difficile de traiter ce point avec quelque ménagement; mais on peut dire que la France a été trompée, & vanter ſa bonne foi. D'ailleurs, il eſt aiſé de faire voir que tous ces évènemens ſont la ſuite du ſyſtême abſurde adopté par M. De Vergennes. Ce plat Miniſtre vouloit ménager la Cour de Berlin & le Stathouder, & concilier les contraires: il vouloit encore négocier lorſqu'on avoit déjà refuſé toutes ſes propoſitions. C'eſt à vous, M. le Comte, à montrer dans tout ſon jour la nullité & l'hypocriſie de ce Viſir, & à attacher à ſa mémoire tout le mépris qu'il mérite.

Parmi les vues politiques dont vous remplirez votre Ouvrage, vous n'oublierez pas ſans doute de faire ſentir que l'influence que le Roi d'Angleterre aura en Hollande, & ſon union avec le Stathouder doit néceſſairementun jour être funeſte à la liberté anglaiſe. Il ſemble qu'une Nation qui, oubliant tout pour des intérêts de com-

merce, ſert d'inſtrument pour opprimer la liberté des autres, n'eſt pas digne d'être libre. Si j'avais votre éloquence, & ſi je parlois votre langue, je ne mourrois pas ſans faire rougir cette foule d'oppreſſeurs inſolens mercénaires qui proſcrivent mes malheureux Concitoyens, & ces Deſpotes qui croient devenir de Grands Hommes en commettant de grands brigandages. Nous eſpérons, Monſieur le Comte, que vous ne refuſerez pas à la plus ſaine partie d'une Nation, la conſolation d'être vengée au moins par la vérité. Vous ſavez ſous quel jour odieux on nous a repréſentés, & par quels impudens ſophiſmes, des Libelliſtes à gages (Mallet eſt de ce nombre) ont cherché à obſcurcir les droits d'un Peuple libre. La vérité ne perce ſouvent qu'après bien des années, & les oppreſſeurs jouiſſent tranquillement du fruit de leur tyrannie. Le génie ſeul a le privilége de la faire triompher dès qu'il a parlé. S'il ſe tait lorſqu'il peut élever ſa voix, il eſt coupable. Agréez les hommages & la reconnaiſſance de tous les amis de la liberté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*De B***, 28 Oct. 1787.*

MONSIEUR,

J'exprimerois très-foiblement ce que votre Lettre m'a fait ſentir en vous diſant combien j'en ai été perſonnellement flatté. Sans doute un tel encouragement compenſe bien des injuſtices, conſole de bien des calomnies ; mais votre plaidoyer eſt ſi plein de la mâle douleur d'un homme libre qui pleure ſur ſa Patrie, que mes premiers mouvemens, à ſa lecture, ont tous été donnés aux malheurs de la Hollande, aux crimes de ſes ennemis, à l'indignation profonde & voiſine de l'horreur qu'inſpire à tout ami de l'eſpèce humaine cette lâche conſpiration contre les Peuples libres que chaque jour dévoile mieux à l'Obſervateur attentif.

N'allez pas croire au reſte, Monſieur, que les ſentimens que vous avez réveillés dans mon ame, juſqu'à m'en rendre l'agitation très-pénible, ayent jamais ceſſé d'y régner. Non, je ne ſais pas compoſer avec la violence & l'iniquité. Non, les attentats contre la liberté des hommes ne me laiſſeront en aucun tems libre de m'abſtenir ou de diſſimuler, & la haine des tyrans comme l'amour de la liberté ſont en moi des paſſions ſi véhémentes, ſi involontaires, que je n'ai pas

même

même le droit de m'en eſtimer davantage. Je profeſſe, j'ai profeſſé votre cauſe; je ne la déſerterai jamais. Au milieu de vos ennemis, & dans un moment où j'étois loin de prévoir toute l'étendue de l'inconſidération du Cabinet de Berlin, de l'inconcevable ſtupeur du Gouvernement Français, & ſur-tout des excès auxquels on aſſure que s'eſt portée l'armée Pruſſienne; j'ai ſoutenu vos droits, vos intérêts chez le Duc de Brunſwick, auprès de lui, & je ne ſaurois dire contre lui; car il paroiſſoit ſentir la juſtice de vos prétentions & de vos plaintes plus qu'il n'appartient à un Prince.

Si l'on m'eut alors envoyé les matériaux néceſſaires pour exécuter l'ouvrage dont vous me parlez ſi tardivement aujourd'hui, ſans doute je l'aurois entrepris; & pour tout dire, je m'indignois même que cet Ouvrage ne parut pas, que le procès du Stathoudérat ne fût pas porté au Tribunal de l'opinion publique aſſez ſolemnellement pour que d'une extrémité du globe à l'autre, les hommes qui penſent fiſſent cauſe commune avec vous. C'eſt ſur-tout aux Peuples libres qu'il appartient de montrer le plus grand reſpect pour l'opinion publique, d'en appeller toujours à elle, de s'aider de la puiſſance du juſte & de l'injuſte dont tout homme porte tellement le ſens moral dans ſon cœur,

qu'il eſt d'obſervation univerſelle que les manifeſtes facilitent infiniment les levées de ſoldats même dans les pays non libres. Le Peuple dans ſa cabane juge les querelles des Rois. Cet Ouvrage, certes, je l'aurois fait de grand cœur, ſur-tout pour un de vos concitoyens. Car il étoit utile & convenable qu'il parût au nom de la Patrie. Mais ces ſortes de diſcuſſions demandent une ſi grande exactitude; les faits m'arrivoient ſi équivoques, ſi incomplets, ſi douteux; ma force contre les autres & contre moi-même tient tellement à l'habitude religieuſe d'avoir toujours raiſon, de ne défendre que de bonnes cauſes & par de bons moyens, qu'au défaut de mon inſuffiſance perſonnelle, j'ai craint celle de mes circonſtances.

Voilà, Monſieur, l'unique conſidération qui m'ait arrêté. Certainement j'ai porté un véritable attachement à la Monarchie pruſſienne; (pour au *Roi de Pruſſe*, je ne compris encore en aucun moment de ma vie comment on pouvoit donner ſa liberté ou ſon affection perſonnelles à un Roi). Son exiſtence me paroiſſoit néceſſaire à la liberté politique de l'Europe, & le ſeul étai de la conſtitution germanique qui, ne donnât-elle à vingt millions d'hommes que l'avantage incalculable de vivre dans de petits Etats, eſt digne que les ſages faſſent des vœux

pour ſa permanence. Mais quand le Gardien naturel des libertés de l'Allemagne ſe laiſſe diſtraire de ſa grande, de ſon unique affaire, de ſon intérêt de tous les momens pour l'exploſion bourgeoiſe d'un reſſentiment preſque auſſi ridicule qu'inique; quand il donne ainſi le ſecret de ſes principes perſonnels, & de l'incohérance de ſon ſyſtême politique; quand trompé par notre faux air de décadence, & prenant toujours la molleſſe & l'impéritie du Gouvernement pour l'impuiſſance de la Nation, il aliéne la confiance & la bienveillance de ſes alliés naturels par l'oſtentation non moins puérile dans ſes motifs, qu'odieuſe dans ſes ſuites, d'une puiſſance qui n'a pas beſoin de ces ruineuſes épiſodes; quand il mérite par un attentat preſque inoui contre le droit des Nations de devenir l'objet d'une croiſade, du moins ſi les hommes ſavoient ſe confédérer pour la liberté comme pour la tyrannie, vous ne pouvez pas croire qu'il m'inſpire quelque intérêt.

Quand au Duc de Brunſwick, je ſuis reconnoiſſant des égards très-diſtingués qu'il m'a montrés. Je conſidere ſes talens, je reſpecte ſon Adminiſtration dans ſes Etats, dont il eſt vraiment le père très-éclairé. Mais qu'il y a loin de-là à taire lâchement en ſa faveur la vérité! J'aimois aſſez ce Prince, je l'avoue,

pour qu'il me fût impoſſible de prévoir ce que l'on dit de ſa conduite en Hollande. A la vérité rien n'auroit pu me perſuader que la France ne poufferoit pas un corps juſques ſur la Meuſe, ce qui eût ſuffi pour amortir toutes les fumées du Roi de Pruſſe. Convaincu que menacés ſur un point où nous pouvions paroître prêts, & l'être en effet, nous profiterions de cet heureux haſard pour faire bonne contenance, j'étais loin de croire que le Duc eût beſoin de modération, & je craignois plus pour lui ſa miſſion que je ne la redoutois pour les autres. Que ſi les pages de notre opprobre m'euſſent été ouvertes dans le livre des Deſtins, j'aurois cru le Duc incapable d'outrepaſſer le meſure des rigueurs que néceſſite une invaſion armée, & même de ne pas tempérer la ſévérité des ordres dont il étoit porteur. J'aime encore à croire que ces actes de violence d'un Chef de brigands qui a une injure perſonnelle à venger dont vos lettres retentiſſent, doivent être imputés aux Partiſans d'Orange, & non à un Prince vraiment malheureux de s'être cru forcé de jouer un rôle où il y avoit ſi peu de gloire à gagner & tant de mal à faire. Que ſi le contraire m'eſt démontré; pallier ou laiſſer impunie une telle conduite par des conſidérations perſonnelles ou des ménagemens de reſpect humain, c'eſt une lâcheté dont je ſuis tout à fait

incapable. Non, Monſieur, non, nul motif ne peut m'impoſer ſilence ſur une infraction aux droits de l'homme, que l'inutilité même de ma réclamation.

Mais c'eſt ici, Monſieur, le point capital à traiter entre nous. L'ouvrage que vous me propoſez qui, comme monument littéraire, eſt un beau projet, & comme cours de morale politique des Nations, une conception très-élevée; cet Ouvrage peut-il être utile en ce moment? Ne vaut-il pas mieux le réſerver pour le jour de la vengeance qui ſe préſentera probablement plutôt qu'on ne croit?

D'abord, j'adopte tous vos principes; je connois aſſez votre hiſtoire pour n'avoir jamais douté que l'influence du Stathoudérat n'ait été irrémiſſiblement deſtructive de votre liberté; que le ſyſtême d'uſurpation de la Maiſon d'Orange ne ſoit immortel, & que ſi la FRANCE avait ſçu jouer ſa partie dans la dernière guerre, elle n'eût à la fois affranchi l'AMÉRIQUE & la HOLLANDE. Je ſuis convaincu de la vérité de votre obſervation neuve & profonde ſur GUILLAUME I. S'il eût été un vrai Républicain ou ſeulement un Chef modéré, les dix-ſept Provinces Belgiques étoient affranchies. Je vois M. de Vergennes et ſon Miniſtère préciſément des mêmes yeux que vous. Je crois que les Anglais viennent de frapper un

coup de maître qui peut retarder d'un demi-ſiècle leur décadence. Je ſuis perſuadé que rien ne feroit plus facile & plus juſte que de rendre infiniment odieuſe cette Nation. Tyran de la terre ! Tyran des mers ! qui pourſuit par tout le bonheur & la liberté, comme ſi les Anglais ſeuls avoient droit à des ſuccès ! comme ſi nul autre Peuple n'étoit digne d'une conſtitution ! comme ſi le reſte de l'eſpèce humaine étoit fait pour ramper ſous le ſceptre de la GRANDE BRETAGNE, ou ſous la verge des DESPOTES ! ..... Et ne croyez pas, Monſieur, comme vous paroiſſez y pencher, qu'il ne vous ſervît à rien d'effrayer les Anglais ſur les liaiſons de leur Roi avec le Stathouder. N'avez-vous donc pas vu cette Nation frénétique d'orgueil, ſe précipiter dans la guerre d'Amérique, quoique ce fut évidemment la guerre du Cabinet de S. James contre la liberté Britannique ? N'en étoit-ce pas fait de la Conſtitution, ſi l'Amérique eût ſuccombé ? BURKE leur avoit dit. D'un bout de l'Europe à l'autre les gens ſenſés le voyoient, & par un vrai ſuicide politique, les Anglais n'en continuoient pas moins à déchirer leurs propres entrailles. Qu'eſt-ce pour eux auprès d'un ſemblable intérêt, d'un tel péril que la HOLLANDE plus ou moins ſtathoudérienne ? Croyez-moi, Monſieur, le Gouvernement Anglais a trop bien joué ſon jeu, & quant à la

Nation , elle n'a d'autres rapports avec les Hollandois que le féroce *Hate the Dutch* qui eſt avec leur profonde & native horreur pour nous leur cri de ralliement & la baſe de leur eſprit public.

Peut-être, au reſte, faut-il attendre de-là encore une fois la régénération de votre liberté; car il eſt impoſſible aux Anglais d'être modérés, & indépendamment des outrages qu'ils viennent de vous faire prodiguer; on peut s'en rapporter à eux pour laſſer votre Nation lente à s'irriter, mais longue à ſe refroidir. Aujourd'hui que vous reſte-t-il à faire, ſinon diſſimuler, endormir la méfiance des Tyrans, laiſſer retirer leurs Satellites, préparer, attendre & ſaiſir les circonſtances?

Je ne dis pas que ſi dans ce moment même par un coup de force auquel nous étions plus prêts que l'on ne croit, le fer & la flamme euſſent été portés ſur les côtes anglaiſes, & peut-être juſques dans Londres, vous n'euſſiez pu avec de très-légers ſecours, noyer vos Hyènes enrégimentées. Mais la paix eſt faite; & notre impuiſſance, quoique fort exagérée, univerſellement exagérée, ſera trop réelle quelque tems encore. Du cahos tranquille ce pays-ci a paſſé dans le cahos agité. Il peut, il doit en ſortir une création. Sera-ce un EMBRYON? Sera-ce un homme? Je ne ſais. Mais il eſt impoſſible que nous ſoyons

ſtationnaires, & nous ne pouvons plus deſcendre.

Attendez-donc. Auſſi bien nos efforts avortés ſeroient-ils accueillis en ce moment par vous-même, peut-être, avec une eſpèce d'horreur qui les rendroit tout-à-fait inutiles. Mais l'Electeur de Baviere va mourir ; mais le Roi de Pruſſe aura bientôt d'autres ennemis ; mais le ſyſtême politique de l'Europe changera ; mais vous êtes ſous nos glacis tandis que ceux qui viennent de ſe déclarer ſi impolitiquement, vos Oppreſſeurs, auront à guerroyer du Weſer au Danube. Dans ces terribles conflits le jour de Patriotes Hollandais ne peut-il pas revenir ? Pourquoi ſe croiroient-ils anéantis ? Leur parti porte ſur la nature éternelle des choſes. Vos Provinces deviendront libres, ou ſeront reſtituées à la mer. Toujours mal conſtituées, vous ne fûtes jamais eſclaves ; vous ne le ſerez pas. La coalition même des Ariſtocrates & du Stathouder qui eſt une révolution abſolument neuve dans votre hiſtoire, ne vous ſera peut-être pas ſi fatale qu'on pourroit le craindre. En tout pays, c'eſt la haine des Ariſtocrates qui rend le Peuple ami du pouvoir d'un ſeul. La Maiſon d'Orange participera bientôt à cette haine, ſi elle fait cauſe commune avec l'Ariſtocratie. Laiſſez donc vos tyrans uſer, abuſer même de leurs avantages, proſcrire vos bons Citoyens, augmenter les troupes de terre, hériſſer

vos

vos Villes & vos Villages de bayonnettes. Le payſan hollandais amaſſe dans ſon cœur la vengeance, & jamais un Peuple ne fut conquis malgré lui. Toujours ſurpris & bouleverſés par une première invaſion, toujours ranimés par la honte & la colère, voilà votre hiſtoire, voilà votre horoſcope.

Or, je le demande; le récit, la dénonciation de vos malheurs, ne doivent-ils pas être réſervés pour un moment où une révolution ſoit moins impoſſible? Ne ſeroient-ils pas plutôt aujourd'hui un hymne funèbre qu'un manifeſte? Ah! c'eſt aux femmes à ſe lamenter; mais la vengeance convient aux hommes opprimés. L'Ecrivain, digne de plaider votre cauſe, ne ſaiſira le burin que le jour où vous tirerez l'épée. Vouloir hâter ce jour, ce ſeroit en effet l'éloigner; ce ſeroit avertir vos tyrans de bien river vos chaînes.

Voilà mon avis, Monſieur, ou du moins celui que je voudrois diſcuter avec vous. Sans doute vous ne me refuſerez pas de faire connoiſſance avec l'homme capable d'écrire la belle & vigoureuſe Lettre que j'ai reçue. Non-ſeulement je n'ai aucune raiſon perſonnelle de ne pas entreprendre l'Ouvrage que vous me propoſez; mais pour m'en défendre, j'ai beſoin de combattre l'attrait impérieux qui m'y convie. Ega-

403

lement éloigné par caractere de la folle présomption qui nous aveugle sur nos forces, ou de la fausse modestie qui affecte de ne pas se connoître, je ne me crois pas indigne de traiter ce beau sujet. Je connois les Ouvrages dont vous parlez. J'estime le talent de M......, & je crois, comme vous, que ses conseils, réunis aux vôtres & aux matériaux que vous me procureriez, me suffiroient pour tracer assez rapidement un Ouvrage qui marquât sous le titre de *Révolutions de la Hollande*, ou *du Stathoudérat*, & *de l'Influence probable de l'Invasion des Provinces-Unies sur le Systéme Politique de l'Europe*. Mais je crois qu'il n'est pas ou qu'il n'est plus tems.

Permettez au reste que je me félicite de ce que mon retour à Paris m'a valu la connoissance d'un homme tel que vous, qui, j'ose le croire, ne doutera pas, après quelques heures de conversation, que la vérité & la liberté ne me soient infiniment plus chères que toute autre considération humaine.

Agréez mes très-cordiales salutations,

L. C. D. M.

Hôtel de Malthe, rue Traversiere, 1 *Nov*. 1787.